Fâcheuse mesure Le ministère de l'intérieur a donné des ordres aux directeurs des asiles nationaux de Vincennes et dn Vesinet, pour qu'à l'avenir, aucun tuberculeux n'y soit plus admis

Cette décision, communiquée au directeur de l'Assistance publique, a motive de sa part deux circulaires adressées aux directeurs des hopitaux de Paris, aux termes desquelles les médecins chefs de service sont invités, non seulement à s'ab-stenir d'envoyer dans ces asiles les malades atteints de tuberculose, mais aussi à munir tous ceux auxquels ils trouvent atile de procurer un sejour règlementaire dans ces établissements d'un certificat affirmant qu'ils sont indemnes de cette affection. C'est là une mesure facheuse. Cependant le senti-

ment qui l'a dictée est louable. On ne veut pas que les phtisiques deviennent, pour les malades recueillis dans les asiles, de dangereux éléments de contamination. Rien de plus sage, rien de plus conforme au sentiment de tout le corps medical, et nous n'aurions rien à critiquer si, pour préserver les malades ordinaires, on n'avait pas frappe d'un inexorable ostracisme toute une catégorie d'autres malades non moins intéressants et qui ont au même titre droit d'être protegés, se-Courus et soignés.

Eh quoi, d'un trait de plume, voici qu'on ferme aux poitrinaires la porte des refuges, dont l'accès est de droit pour tous les habitants de Paris sortant des hôpitaux, sans prendre autrement cure de ce qu'ils vont devenir et des consequences que peut avoir une pareille détermination au point de vue du sou-·lagement de leur souffrance et du rétablissement de

Comment, au sein de cette capitale qui se pique à bon droit d'être supremement généreuse, de tendre la main à toutes les infortunes, d'ouvrir sa bourse à toutes les misères, d'être pitoyable surtout aux maladies de langueur, c'est le gouvernement seul qui se montre inhumain et implacable vis-à-vis d'infortunés dont l'état est assurément le plus digne de

Le ministère de l'intérieur ne peut pourtant pas ignorer ce qu'est un phtisique. Il doit savoir que c'est un être, entre tous misérable, atteint dans ses œuvres vives d'un mal jusqu'à ce jour resté incurable, malgré les audacieuses promesses de ceux qui représentent la science. Il doit savoir quelle horrible existence ce malheureux mène sur le pave de Paris.

raîne la vie la plus douloureuse, la plus décourageante qu'être humain puisse subir sur cette terre riche en amertumes. Toujours dolent, las, fievreux, I ne peut donner qu'en s'armant d'un courage héroique le minimum obligatoire de travail que les valides fournissent en se jouant. Comme il est d'ordinaire très prolifique, son salaire reste toujours et malgré ses courageux efforts au-dessous des besoins de sa famille. Le mal qui le ronge demeure parfois latent pendant de longs mois ne se traduisant que par des malaises douloureux; mais il éclate un jour brusquement, et à partir de ce moment fatal, ce ne sont plus que crises auxquelles succèdent des périodes d'accalmies plus ou moins prolongées, bientôt suivies de retours offensils: et c'est alors que s'établit cet abominable cycle fait de fièvres qui brûlent, de forces qui tombent, de desespoirs qui prisent et d'espérances sans cesse renaissantes quoi--que toujours déçues. C'est alors aussi que com-

mence cette montée de calvaire qui ne finira qu'à la

mort et dont toutes les stations sont représentées par des lits d'hôpitaux varies. Si le chef de la salle où vient échouer le phtisique en proie à une poussée inflammatoire est humain, il l'accueille et le soigne par grace pendant un temps normal, mais avec, toujours, le secret desir de le voir partir vite, car il n'est pas pathologiquement interessant. Donc, sitôt que le mieux point, on le met dehors; et quoi de plus légitime au fond! Ne faut-il pas, en effet, ouvrir les portes à d'autres miséreux grelottants qui attendent que son lit devienne libre? Oui, mais lui, le phtisique, que va-t-il devenir? La fièvre a cessé, il crache moins; cependant les forces n'ont pas encore reparu. Il lui faudrait une nourriture abondante et réparatrice pour reconquérir un semblant de santé. Ce n'est pas sa famille

qui peut la lui procurer, car elle est ruinée par son chomage. S'il y rentre au sortir de l'hôpital, il n'y brouvera que misère et privations. A se rassecir au foyer, il va reperdre tout le terrain conquis, et de nouveau ce sera l'hôpital et le pas en avant vers la déchéance finale.

Heureusement, l'Etat, le département et la Ville ont eu jadis l'idée humaine et pratique de créer aux. environs de Paris, en bon air, près des bois, des établissements dont le rôle est précisément de faire le pont entre la sortie de l'hôpital et la rentrée dans la vie. Ces asiles recueillent les malades guéris ou réputés tels, mais faibles encore, et se chargent de leur rendre des forces afin de les armer contre le re-

Pour le phtisique, l'entrée à l'asile c'est le salut, car il y va trouver juste ce qui lui est avant tout necessaire, à savoir une alimentation réconfortante, qu'il ne pourrait se procurer au foyer. Loin de la salle d'hôpital chargée de miasmes, empestée de microbes, hors du logement exigu et encombre où il ne respire ne mange ni ne dort, il va renaître. Quinze jours, un mois vont suffire à lui redonner des couleurs, à raffermir un peu ses muscles appauvris. Il en sortira la poitrine plus libre; il pourra reprendre son travail. Sous l'influence de ce mieux momentane, il sentira l'espoir renaître; et, qui sait? peut-être que, de longtemps, l'hôpital ne le ressaisira plus.

Eh bien! non, il n'en sera plus ainsi. Le ministère en a décidé autrement. Ce pauvre poitrinaire dangereax et encombrant, on le chasse; on le met dehors sans autre forme de procès. Il tousse, il crache, son contact est nuisible, le voilà exclu. C'est un maiade pourtant, lui aussil et son lamentable groupe représente le tiers au moins des malades soignés dans les hopitaux. De quel droit prive-t-on ce malade du privilège de

ia convalescence? De quel droit lui refuse-t-on la faveur de respirer, comme les autres, pendant un temps normal, au sortir de l'hôpital, cet air salubre et vivifiant qu'il ne peut se procurer ailleurs qu'aux asiles organisés pour lui, qu'on ne l'oublie pas, aussi bien que pour ses compagnons de misère différemment atteints? De quel droit le condamne-t-on à reintegrer sans transition ce logement malsain où sa maladie va renaître sans retard, car il y reviendra sans force pour résister aux assauts qu'elle s'ap-

prête à lui livrer encore? Qu'on veuille bien y réfléchir. N'y a-t-il pas là une injustice flagrante quoique involontaire, un acte qui dépasse la limite du pouvoir, que trop facilement, s'attribuent les administrations? Pour préserver les uns a-t-on le droit de frapper les autres et la pre-

mière vertu hospitalière n'est-elle donc plus la pitié? La verité c'est que nous sommes en présence d'une mesure trop précipitée. L'intention qui l'a dic-tée n'est pas suspecte. Mais la pureté des intentions n'attenue en rien le mal produit. Le propre des gens d'esprit et de bonne soi c'est de reconnaître loyalement leurs erreurs et de les réparer sans hésitation ni rancœur. Le moyen est bien simple, du reste, de trancher cette question au mieux et de donner sa-tisfaction à tout le monde : depuis longtemps les hopitaux l'ent mis en pratique

Puisque le contact des phtisiques est réputé dangereux pour ceux qui ne le sont pas, il faut organiser dans les asiles de la Seine des salles spéciales, des réfectoires spéciaux, des préaux séparés, enfin des services complets d'isolement, où ces malheureux pourront continuer de venir, comme par le passé, tenter de réparer les désordres de leurs poumons et recouvrer un semblant de santé sans nuire aux autres convalescents.

Il n'y a rien au monde de plus facile. Il suffit de le vouloir, et nous avons confiance qu'on le voudra. D'ECHERAC.

FAITS DIVERS

LA TEMPÉRATURE Bulletin central météorologique

Lundi 16 avril. - La pressions reste basse dans le

nord de l'Europe (Skudesnœs, 741 mm.), elle est élevée dans le sud, et le maximum se trouve en Corse (771 Le vent a pris de la force de l'ouest vers le pas de Calais; il est moderé du nord-ouest en Bretagne et en Gascogne, faible d'entre est et nord en Provence. La mer est houleuse de Dunkerque à Cherbourg; belle Des pluies sont signalées sur le nord du continent,

ainsi que dans l'ouest des lles Britanniques; en France, on a recueilli seulement à Brest 1 mm. d'eau. La température s'abaisse sur la mer du Nord et les Pays-Bas. Ce matin le thermomètre marquait : 10 à Hangœ, 8º à Paris, 16º à Alger, 18º à Funchal On notait 11º à l'Aigoual, 6º au puy de Dôme, 1º au

En France, un temps moins chaud avec ciel nuageux A Paris, hier et ce matin, nuageux. Moyenne d'hier, 15 avril : 15%, supérieure de 5% à la

Depuis hier midi, température maxima: 24°3; mini A la tour Eiffel, le vent a atteint, hier soir, la vi esse de 24 mètres à la secondo. Baromètre à sept heures du matin, 766 mm. 8; des-Pauvre, plus pauvre qu'aucun autre pauvre, il cend lentement à midi. Situation particulière aux ports

Manche - Mer houleuse à Dunkerque, Calais, Boulogne et Cherbourg. Ocean. — Mer peu agitée à Brest, belle à Lorient. Méditerranée. — Mer belle à Marseille, Cette, Sicié et Corse. — Mer belle aux îles Sanguinaires.

LA FOIRE AU PAIN D'EPICE. — Pendant que l'Exposition universelle ouvrait ses portes au grand public, la Foire au pain d'épice inaugurait son installation annuelle: Le décor s'est embelli cette année; sur la place de la Nation se dresse maintenant le beau monument de Dalou, le Triomphe de la République, qu'on voit de toutes les avenues environnantes et qui domine la fête. Les forains eux-mêmes, par ce temps d'Exposition, ont mis quelque coquetterie à orner leurs baraques; on a refait les peintures et renouvelé les toiles. Le public a été fort nombreux en ce premier jour;

les forains dont les noms sont connus de tous, les Delille, les Pezon, les Corvi, ont obtenu le succès dont ils sont coutumiers. On ne signale, toutefois, aucune attraction nouvelle; il est vrai que les anciennes n'ont peut-être pas encore perdu leur charme! Dans certains theatres, la guerre du Transvaal fait les frais de la plupart des pièces. Favorisée par le temps, la fête a été réussie

mais dans la soirée un commencement d'incendie s'est déclaré dans les écuries, de la ménagerie des frères Pezon. Il a été rapidement éteint par le personnel. Les dégats sont insignifiants.

LA SANTÉ DE M. EDMOND ROSTAND. — Un mieux assez sensible s'est manifeste dans l'état de M. Edmond Rostand. La guerison, nous a-t-on dit chez l'écrivain, sera peut-être longue, mais il ne semble pas douteux qu'on l'obtienne. Le malade est entoure, d'ailleurs, de soins assidus; Mme Rostand, sa mère, et Mme Edmond Rostand ne quittent pour ainsi dire pas son chevet.

M. le professeur Grancher, qui a visité le malade à midi et demi, a constate que l'amelioration continuait. La nuit a été bonne et l'écrivain a reposé plusieurs heures. Il n'a pas éprouvé, de toute la journée d'hier ni cette nuit, les deuleurs aigues dont on a La température est bonne ; à midi elle marquait

37.5. Il n'est pas question de ponction de poumon, et l'on espère fermement que l'état général du ma-lade, toujours affaibli, s'améliorera assez promptement. Mais, un assez long temps encore, des soins et de grands ménagements seront nécessaires. Mme Sarah Bernhardt vient chaque jour rendre visite à Mme Edmond Rostand. Parmi les nombreuses personnalités artistiques ou littéraires qui ont pris hier des nouvelles de l'auteur de l'Aiglon,

citons MM. Casimir-Perier, l'ancien président de la Republique: Jules Claretie, Paul Hervieu, Coquelin L'ETAT DE M. MAUBANT est resté stationnaire. La nuit

a été agitée et les craintes des médecins qui le soignent sont toujours très vives.

L'EGLISE D'AUBERVILLIERS INCENDIÉE ET PILLÉE. — Des malfaiteurs inconnus se sont introduits, cette nuit, dans l'église d'Aubervilliers, ont volé le trésor de la fabrique et ont incendie l'église. Un gardien de la paix passait devant ce monument ce matin, à quatre heures un quart, regagnant son domicile. Il crut apercevoir une légère colonne de fumée qui semblait s'en échapper, mais il ne prêta pas grande attention à ce fait et continua son chemin. Un quart d'heure plus tard, des flammes surgissaient à la fois des deux clochers de l'eglise, brûlant les abat-sons et s'élevant en l'air avec violence. Des passants donnèrent l'éveil. Le curé de la paroisse, qui habite derrière l'église, sortit immédiatement et penetra dans le bâtiment, tandis que les pompiers de la localité accouraient, bientôt rejoints par les pompiers de Paris, de la rue Château-Lan-

Tandis que les pompes à vapeur lançaient sur les clochers en flammes des torrents d'eau, le curé, sans souci du danger, parcourait l'édifice, en compagnie du commissaire de police. Tout y était en désordre. L'alignement des chaises était détruit, des vases sacrés étaient renversés et brises. Le commissaire découvrit bientôt cinq foyers d'incendie, formés de chaises entassées sous lesquelles les malfaiteurs avaient ensfammé du papier. Ces foyers n'avaient pu, d'ailleurs, provoquer l'incendie, car le papier s'était consumé sans embraser les chaises, dont quelques barreaux seulement étaient roussis. L'un de ces foyers avait été disposé dans le bas-côté de droite, près d'un confessionnal; un autre devant le maître-autel dont la nappe était brûlée, un troisième dans le bas-côté de gauche. près d'une chapelle. Mais deux autres foyers d'incendie, places dans les deux clochers, avaient fait leur œuvre. La charpente flambait, et si les secours n'avaient pas été aussi vite organisés, il eut été à craindre qu'elle ne propageat l'incendie dans les autres parties de

Cependant, les pompes continuaient à fonctionner et après une heure d'efforts tout danger était écarté. Les deux clochers dressaient encore leur squelette et en espérait pouvoir les consolider par la suite. Un sergent de la compagnie des sapeurs-pompiers d'Aubervilliers, nommé Kinitel. et un gardien de la paix nomme Mousseau, s'étaient places au-dessous du clocher de gauche pour s'assurer des dégats commis par l'incendie, quand, tout à coup, la char-pente s'effondra, entraînant les deux cloches dans sa chute. Le pompier et l'agent furent ensevelis sous les décombres, aux yeux de leurs camarades

épouvantés.

M. Lépine, préfet de police, était là. Il ordonna aussitôt de faire des recherches parmi les décombres. Pompiers, agents et ouvriers se mirent à la besogne. On perçut bientôt des plaintes, mais l'entassement des matériaux était tel qu'on ne pouvait déblayer qu'avec de grandes difficultés. Enfin, au bout d'une heure de travail, les deux hommes pur rent être retirés. Ils étaient dans un triste état. Le sergent Kinitel avait les deux jambes brisées. L'agent Mousseau, blesse moins grievement, avait néanmoins les jambes fortement contusionnées. M. Lepine les a fait conduire aussitôt à l'hôpital Lariboisière. Le malheureux pompier Kinitel est marié et père de trois enfants. On espère que l'amputation ne sera pas nécessaire. Le préfet de police se propose de le signaler au préfet de la Seine, afin qu'une récompense lui soit décernée. Il a a ssi l'intention de solliciter du ministre de l'intérieur une médaille pour l'agent Mousseau, auquel il a rendu visite à l'hôpital.

Une enquête judiciaire est commencée sur les causes de cet incendie. Comme nous le disons plus haut, il n'est pas douteux qu'il est dû à la malveillance. La présence de foyers dans l'église l'atteste suffisamment. Il est egalement certain qu'il a eu le vol pour mobile. Le trésor de la fabrique a été volé, ainsi que les livres de comptabilité. Enfin, en a remarqué, en divers endroits, des paquets renfermant des objets du culte en or ou en argent. On peut supposer que les malfaiteurs allaient les emporter quand ils furent dérangés dans leur besogne.

LES MEFAITS DES AUTOMOBILES. — Deux graves accidents d'automobiles se sont produits hier, l'un à Saint-Germain, où Mme Charles Bos, femme du député de Paris, et plusieurs autres personnes ont été grièvement blessés; l'autre au bois de Boulogne, où un chiant de six ans a eu la poitrine ecrasée. Mme Charles Bos s'était rendue hier en automobile, avec M. Bos et plusieurs de leurs amis, dans la forêt de Saint-Germain, pour assister à la course d'automobiles Paris-Roubaix. Les promeneurs s'arrétèrent à un point du chemin dit la Croix-de-Noailles, particulièrement bien situé pour permettre d'assister au spectacle. Trois ou quatre cents personnes y stationnaient dejà, groupées au bord du fossé qui borde la route.

Le signal du départ fut donné à dix heures quarante-cinq. Presque aussitôt, on vit passer, à une allure très vive, et au milieu d'un nuage de pous sière, les premiers concurrents. A très peu de dis 🔀 tance suivaient, côte à côte, deux automobiles: l'une, le nº 13, dirigée par M. Martin; l'autre, le nº 7, par M. Dorel. Au moment où les deux machines arrivaient à hauteur du groupe de spectateurs, M. Dorel voulut « doubler » M. Martin, c'est-à-dire passer devant lui. Mais le chemin faisait un leger coude; la manœuvre, que l'allure très vive des coureurs rendait déjà difficile, devint extrêmement dangereuse : elle ne réussit pas. L'automobile 7 « accrocha » l'automobile 13, et toutes deux, à une allure de soixante kilomètres à l'heure, foncèrent sur la haie de spectateurs.

Ceux-ci, surpris par la rapidité avec laquelle l'accident s'était produit n'eurent pas le temps de s'é-carter; plusieurs d'entre eux furent renversés par les machines, ou, en cherchant à s'enfuir, se bousculèrent tombant les uns sur les autres, au milieu de l'enchevêtrement des machines et des bicyclettes remisées au bord de la route. Il y eut quelques minutes de confusion et d'épouvante. Puis, le premier moment de stupeur passé,

on accourut au secours des blessés, étendus pêlemêle sur le sol. Parmi eux se trouvaient Mme Charles Bos, M. Gaston Bichler, demeurant à Puteaux, 6, rue Godefroy, M. Henri Gunstott, habitant Saint-Mandé, M. Capron, demeurant à Paris, boulevard de Courcelles. Les deux derniers n'avaient que des contusions peu graves; mais Mme Charles Bos avait une jambe cassée en deux endroits et M. Gaston Bichler, également une double fracture de la jambe. Quant aux deux conducteurs d'automobiles, l'un, M. Martin, fut relevé avec l'épaule luxée; l'autre, M. Dorel, qui avait été projeté à une dizaine de mètres, dans les taillis, n'avait aucune

Pendant qu'on s'empressait autour des victimes, le docteur Henri de Rothschild, vint à passer en automobile; il fit aussitôt placer sur des brancards improvisés Mme Bos, qui se plaignait de douleurs très vives, et M. Bierlhe. Tous deux furent places sur des voitures et transportés à l'hôpital de Saint-Germain. On y conduisit aussi MM. Gunstott et Capron; mais ceux-ci, après quelques soins, ont pu regagner leurs

Dans la soirée, Mme Charles Bos a été ramenée dans une voiture des ambulances urbaines à l'hôpital Tenon, où le docteur Auvray a procédé à la réduction des fractures et au platrage de la jambe. On donne ce matin de bonnes nouvelles de la malade, qui a parfaitement supporté l'opération. Toute la soirée, des témoignages de sympathie sont parvenus à l'adresse de M. et de Mme Bos. M. Waldeck-Rousseau a envoyé son chef du secrétariat, M. René Waldeck-Rousseau, prendre des nouvelles de la

M. Gaston Bichler est resté à Saint-Germain, où l'interne de service lui a donné ses soins. L'état du jeune homme est satisfaisant. M. Poirson, préfet de Seine-et-Oise, accompagné du procureur de la République et d'un juge d'instruction, s'est rendu ce matin auprès de lui et a recueilli de sa bouche quelques

L'emotion produite dans toute la région par la nouvelle de l'accident est considérable; de toutes parts, on réclame sinon la suppression absolue des courses de bicyclettes et d'automobiles, du moins leur interdiction le dimanche, et nous croyons savoir que, préoccupé de ces réclamations et désireux d'assurer la tranquillité des promeneurs, le préfet prendra à bref délai des dispositions dans ce but.

Le second accident d'automobile dont nous parlions en commençant s'est produit dans l'aprèsmidi, près de la porte Maillot. Le petit Guillaume Steimen, dont les parents habitent rue des Acacias, se promenait avec sa bonne le qu'en traversant un chemin il fut renversé par un tricycle à pétrole marchant à grande vitesse. L'enfant a eu la poitrine écrasée : son état est désespéré.

UNE FEMME RENVERSÉE PAR UNE BICYCLETTE. — Plusieurs

accidents, causés par des bicyclèttes roulant à une trop vive allure, se sont produits hier. Le plus grave de ces accidents est arrivé, vers midi, à l'angle de l'avenue de l'Alma et de la rue Une dame, agee d'une cinquantaine d'années, traversait cette rue quand un bicycliste deboucha de l'avenue de l'Alma. En apercevant une femme devant lui, il joua de la trompe, mais ne ralentit pas l'allure. La dame n'ent pas le temps de se garer. Elle fut heurtée et ren-ersée et, dans sa chute, elle se fit une profonde blessure à l'arcade sourcilière

cérébrale qu'elle put à peine dire qu'elle était Amé- che, où j'ai laisse un morceau de ma jeunesse, et ricaine et se nommait mme Pierce. qu'aiment tous ceux qui y yécurent. D'ailleurs, je Plusieurs passants la conduisirent dans une pharmaoie, d'où une volture des ambulances urbaines la transporta à l'hôpital Beaujon. Après avoir reçu les soins que nécessitait son état, Mme Pierce s'est fait

reconduire à son domicile. Procès-verbal a été dresse contre l'auteur de cet accident, un valet de chambre agé de vingt-trois ans, nomme Gaston Prudhomme, UN GARDIEN DE LA PAIX BLESSÉ — La nuit dernière, à

Saint-Ouen, un agent, nomme Desvignes, rencontrant deux de ses collègues qui avaient les plus grandes peines à arrêter trois individus dans un café, s'approcha pour leur prêter main-forte. L'un de ces individus, nomme Dorillot, s'arma d'une bouteille et la brisa sur le crane de Desvignes. Puis il Le malheureux agent, assez grièvement blessé à la base du crâne, a été conduit à l'hôpital. Son agres-

seur a été arrêté ce matin. UN COMPLOT IMAGINAIRE. — La préfecture de police et la sûreté générale viennent d'avoir une alerte des plus chaudes. Il ne s'agissait de rien moins que d'un attentat contre la personne même du président de la République française. La police de Marseille avait, en effet, reçu la dénonciation d'une jeune femme qui disait avoir surpris le secret des conspirateurs, au moment où, ne se croyant pas observés, ils examinaient entre eux la façon la plus pratique de mettre à mort M. Loubet. Les bombes d'Orsini et de Ravachel étant écartées, comme d'un transport trop délicat, le couteau de Caserio avait été définitivément adopté, et l'un des conjurés, désigné par le sort, était parti séance tenante pour Paris, après avoir, comme il sied en pareil cas, juré solennellement sur le fer vengeur de frapper au cœur l'auguste victime, au milieu même des pompes offi-

De l'enquête menée par la police il résulte que le complot n'a jamais existé que dans l'imagination d'une pauvre fille de brasserie alcoolique qui avait fait sa déclaration sous l'influence des fumées de trop nombreuses consommations absorbées en compagnie de joyeux drilles connus de la police et incapables de perpétrer le moindre attentat.

BAGARRE A BORDEAUX. - Notre correspondant de Bordeaux nous télégraphie que deux groupes d'Espagnols, la plupart cordonniers, se rencontraient hier soir, un peu avant minuit, à l'angle de la rue Lafontaine et de la route d'Espagne. Quelques-uns d'entre eux ayant eu maille à partir une heure auparavant, les deux groupes en vinrent bientôt aux

Un nomme Antonio recut sur la tête deux coups de baton. Il sortit de sa poche un couteau et se mit à frapper à tort et à travers. Il atteignit d'abord un militaire, accouru au bruit, puis un garçon de débit et enfin, saisissant à la gorge un nommé Perrou, qu'il prétend être l'auteur des coups de bâton, il lui fit plus de six blessures. Pendant qu'on relevait les blesses et qu'on portait Perrou à l'hôpital dans un état désespéré, Antonio

courut s'enfermer dans sa chambre, rue Lafontaine, 69. Quand le commissaire de police Walter vint pour l'arrêter, il se trouva entouré de plus de deux cents Espagnols qui le huèrent, le sifflérent et voulurent l'empecher d'entrer dans la maison. Le commissaire, qui n'était accompagné que de deux agents, requit un groupe de hussards permissionnaires qui, à ce moment, retournaient au quartier, leur fit mettre sabre au clair et, après les somma tions d'usage, obligea la foule hostile à reculer Il put enfin entrer dans la maison; mais, quand i arriva devant la chambre d'Antonio, on lui cria que, s'il entrait, on le tuerait. Les deux agents alors dégainèrent et, le sabre d'une main et le revolver de 'autre, pénétrèrent dans l'appartement que le commissaire avait ouvert de force. Trois Espagnols étaient la armés de tranchets et de limes. Comprenant qu'il ne leur serait pas fait grâce, ils se rendirent enfin. Tous les trois ont été arrêtés.

Antonio, qui avait la tête enveloppée de linges, est assez grièvement bléssé. incendie d'une usine a petrole. — Ce matin, à cinc heures, un incendic s'est déclaré au Havre, à l'u sine de M. Desmarais, dans un bâtiment renfermant trente-trois réservoirs contenant 500,000 litres d'huiles d'arachides et de sésame. Les pompiers, après deux heures de travail, sont parvenus à éteindre le feu.

Les dégâts s'élèvent à une cinquantaine de mille

francs. INFORMATIONS DIVERSES

— M. J. Paquier, docteur en philosophie et en théologie, soutiendra les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des lettres de Paris, en Sorbonne, le 25 avril, à midi: Thèse latine. — De Philippi Beoraldi junioris vita e scriptis (1472-1518); Thèse française. - L'humanisme et la réforme. Jérôme Aléandre, de sa naissance à la sin de son séjour à Brindes (1480-1529).

Mieux, meilleur marché. - C'est aux Etablissements Allez Frères, 1, rue Saint-Martin, que s'adressent toutes les personnes désireuses de monter ou de remonter économiquement leur ménage, à des prix défiant toute

CROQUIS D'EXPOSITION

Nos Malgaches C'était la veille de l'inauguration de la Foire du Monde par M. Loubet, c'est-à-dire, ainsi que l'ont dejà calcule les personnes superstitieuses, un vendredi saint et un treize. Mais c'était pourtant un ioli vendredi saint. Le printemps pleurait et riait dans les cinq minutes, comme un enfant, mais surtout il riait. Les marronniers, par places, commençaient à pavoiser en vert.

Pour l'Exposition, elle ressemblait à une répétition d'incendie. On avait mobilisé des soldats, qui déménageaient des caisses. Il y avait un public qui voulait voir », et ce public était repoussé par des agents dont l'air calme, dans de telles circonstances, était incontestablement affecté. La fumée était remplacée par une quantité égale de poussière. Mais aucun pompier n'arrosait; et c'était, pour un œil non Comme j'errais à travers ces choses pressées et ces hommes heurtés, on me cria, sur l'ancien boulevard Delessert — qui est maintenant une espèce de

prévenu, la seule différence. rue des colonies françaises—: « Veloma, tompoko!» Et je répondis : « Veloma », d'instinct. Il y avait quatre ans que cette formule de salut ne m'était sortie des lèvres! Je levai les yeux : c'était Rainibozy, l'un des porteurs de mon filanzane à Tananarive. Je n'en fus pas fort étonné, puisqu'à Paris, en ce moment, tout arrive, et le monde passe. J'avais conservé de Rainibozy le souvenir d'un charmant garçon, qui possedait une instruction audessus de sa classe, et monopolisait une des tables de mon bureau, à la résidence générale, pour écrire des lettres à ses nombreuses amies. Sans me permettre aucune allusion à sa vie privée, je lui demans dai où il courait de ce pas. Il me répondit : - Je viens de porter une lettre à M. Grosclaude. Efa lasa izy. (Il est parti.) Alors je retourne au bastion 57, où sont les camarades.

gauche. Effe éprouva en outre une telle commotion . Je l'accompagnai pour causer de ce pays malga-

qu'aiment tous ceux qui y vécurent. D'ailleurs, je voulais voir les camarades. L'administration avait eu primitivement l'idée de

loger tous les indigenes de l'Exposition à Javel. C'eut été un bien beau spectacle. On eut vu côte à cote des Negres, des Chinois, des Annamites, des Tunisiens, des Hindous et des Canaques: Babel dans Babylone. Mais on a pense ensuite, avec sagesse, que cette promiscuité n'était pas sans inconvenient et que le gouvernement de Louis-Philippe n'avait pas créé les casemates des fortifications pour rien. Ces casemates, dont l'architecture est sans prétention, ont l'hospitalité généreuse. Depuis des années, elles abritent une partie des archives statistiques du ministère du commerce. On y met tout ce qu'on veut, et même des nègres.

C'est ainsi qu'une troupe de Malgaches habite maintenant le bastion 57. L'élément civil est représente par quelques ouvriers de métier et par 45 musiciens, qui feront connaître au public, dans quelques jours, des accords du bobre madécasse, cher à Lecomte de Lisle, et de la valiha; l'élément militaire par 25 tirailleurs. Phénomène peut-être sans exemple, ces miliciens, à leur arrivée, se trouvèrent sous le commandement de MM. Crozier, commissaire adjoint, et Jully, architecte du panorama de Madagascar, c'est-à-dire de deux civils! Il ne tenait qu'à eux de marcher sur l'Elysée. Hatons-nous de dire que le général Brugère, aussitôt qu'il a été informé de ce manquement aux lois les plus élémentaires de l'ordre public, a immédiatement désigné le capitaine Laporte pour leur servir de chef. C'est d'ailleurs un chef indulgent et paternel. Il vous montre avec orgueil ses salles de douches — car les Malgaches prennent leur tub tous les matins, — sa cuisine et ses provisions de riz.

- Sont-ils heureux les gaillards! Non, ils ne sont pas tout à fait heureux. Le froid les glace et les épouvante. Les premiers jours, dans ces petites chambres du bastion, glisses sous des couvertures d'où seuls leurs yeux brillants sortaient, on aurait dit des boas dans une ménagerie. Maintenant, on leur a donné des poèles et ils font un feu d'enfer. Puis, vêtus légèrement d'une culotte de rabanne — et quelquefois même n'ayant pas de culotte — et d'un lamba de cotonnade, ils sortent quelques minutes et reviennent en toussotant. Mais cela n'empeche point, à la vue du capitaine, les tirailleurs de se redresser pour le salut militaire, et les « civils » malgaches de plier l'échine de cette façon humble et souple dont j'avais conservé le sou-

Aucune unité dans les types, d'ailleurs. Voici un Hova de Tananarive: petite moustache recourbée sous le menton, pommettes saillantes, teint olivatre, œil retroussé vers les tempes : on croirait un Malais. A ses côtés un magnifique Noir, sombre comme l'Erèbe, avec une figure pleine, une machoire projetée comme une gueule, un cou de taureau. Puis un Antankare, droit, souple et fort, dont le nez s'incurve, indiquant nettement le meiange du sang arabe, et une fille hova, qui n'a pourtant pas une goutte de sang blanc dans les veines et dont la peau est plus blanche que celle des Andalouses. Quels sont ses ancêtres: des Océaniens de la mer du Sud, échoués à Madagascar lors de très anciens naufrages, ou des Arabes encore? On ne sait pas. Madagascar semble avoir été une espèce de carrefour où se sont rencontrés des essaims peu nombreux venus d'Arabie, d'Afrique et d'Océanie. Et le mélange des races ne s'arrête pas là. Indescriptible, ne se rattachant à aucun type connu, un Sakalave se chauffe, presque nu, enorme et musculeux, les cheveux tresses en nattes, rigoleur et un peu féroce.

Il y a peu de femmes, et j'en ai vu, à Madagascar, de plus jolies. C'est peut-être que ces professional beauties appartiennent à des classes relativement nobles ou aisées, et ne sont pas à la disposition des autorités... Cependant, celles de Maintirano attirent par leur regard plus provocant, l'éclat de rire de leurs dents blanches, l'étrangeté de leur coiffure en coques bouffantes; à côté d'elles, les petites Betsiléos ont l'air d'esclaves. C'est que Maintirano est un singulier pays de guerriers et de filles folles. Jadis, un roi de ce pays sakalave s'aperçut que ses sujets professaient un individualisme exagéré: ils ne se battaient que pour eux et n'avaient point le sens de la discipline. Des marchands d'esclaves lui vendirent des Namaquas de la côte sud-ouest africaine. Il s'en fit un régiment et devint puissant devant l'Eternel. Le rhum put couler à flots. Maintirano devint un pays de triomphes et de fêtes. On y dansait toutes les nuits de lune, et les femmes, ivres et rieuses, y venaient tomber dans les bras des étrangers plus facilement qu'ailleurs dans tout

Madagascar, où il n'est guère de Lucrèces. Chose singulière, ici, dans ce triste bastion, tout est change, me dit le docteur Villette, qui accompagna et soigne encore la caravane. Les femmes y sont d'une timidité pudique, et leurs maris autant d'Othellos. Ce n'est point l'air de Paris, mais c'est qu'elles sont en petit nombre et que leurs seigneurs et maîtres tiennent aujourd'hui plus ardemment à deux chevaux qu'il monte pour faire sa ronde aucette propriété plus rare. Ils ne quittent pas leurs épouses des yeux, deviennent sombres et tristes quand nous causons avec elles. Et puis, si elles les quittaient, si elles étaient infidèles, la patrie ne leur paraîtrait-elle pas désespérément plus loin? C'est avec une si grande terreur que le Malgache quitte son pays pour passer la mer! Quand la reine Ranavalo s'embarqua, elle crut vraiment qu'elle allait mourir, et que l'air qui flotte au-dessus de la grande eau n'était pas respirable.

Beaucoup de ses anciens sujets pensent comme elle. Un des musiciens de la caravane, quand celle-ci arriva à Marseille, fut saisi d'épouvante à l'aspect de ce monde nouveau qui se révélait à lui, ce monde où il n'y avait que des maisons de pierre, d'incompréhensibles et bruyantes machines. Sa machoire se contracta. Il lui devint impossible de parler et de manger tant que le jour brillait. Ses autres fonctions s'arrêtèrent également. On crut qu'il allait mourir. Mais à la nuit noire l'ensorcellement cessait. La nuit, au moins, est la même partout, la même en France que dans la grande île lointaine! Ce fut ainsi qu'on put le guérir. Quatre jours durant, on le tint dans une chambre aux volets clos et, dans cette obscurité profonde, il put reprendre possession de lui-même.

Quand je partis, un musicien avait pris sa valiha; il en touchait mollement les cordes, et je reconnus l'air. C'est une mélodie très courte, dont les paroles sont toujours les mêmes et se répètent indéfiniment. Je crois que M. Gautier les a données dans un récent article de la Revue de Paris, et elles se traduisent mot à mot par un quasi-vers français:

O l'eau claire, l'eau claire et bleue, dans la forêt! Je me plus à penser que le chanteur était le mu-

sicien jadis atteint du mai du pays, et auquel il ne restait plus qu'un peu de mélancolique inquiétude... PIERRE MILLE

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort de M. Charles Rabeau, secrétaire général du Crédit lyonnais. Attaché depuis longtemps à cet établissement, il y avait rem-pli d'importantes fonctions dans lesquelles la droiture de son caractère et l'affabilité de ses manières lui avaient mérité l'estime et l'affection de tous. Sa mort laissera d'unanimes regrets parmi ses nom-

M. Alfred Vidart et M. le docteur Vidart ont Ya douleur d'annoncer à leurs amis et connaissances la perte cruelle qu'ils ont faite en la personne de Mme Paul Vidart leur mère, décèdée à Divonne-les-Bains, le 6 avril 1900, à l'âge de soixante-seize

Il ne sera pas envoyé de lettres de faire part.

LIBRAIRIE

Dans la Revue de Paris, une saisissante nouvelle de Gerhart Hauptmann, le Garde-barrière; la Lune, par Maurice Lœwy, directeur de l'Observatoire, et P. Puiseux; Pessimisme et comédie, par Paul Hervieu; le Roi du Klondike, par Auzias-Turenne; Bitto, par la comtesse M. de Noailles; le Drame religieux en Espagne, par Gustave Reynier; A l'Exposition, l'achèvement, — par Michel Corday; etc.

AVIS ET COMMUNICATIONS

Ayez toujours dans votre valise de voyage un lacon de Comprimés de Vichy-Etat qui permettent de préparer instantanément une excellente eau alcaline gazeuse.

EN AUSTRALIE

La question agraire en Sud-Australie

Pendant les dernières élections générales en Sud-Australie, j'ai trouvé la majorité des représentants de la campagne, des country members favorables au ministère radical appuyé sur le parti ouvrier, et pourtant presque tous les agriculteurs du Sud-Australie sont des propriétaires qu'on s'attendrait à voir plutôt conservateurs. Mais il y a proprietaires et propriétaires; d'un côté la masse des petits, de l'autre le groupe des grands seigneurs fonciers, des land-

Ceux-ci occupent l'héritage des capitalistes avisés qui surent, aux debuts de la colonie, acheter les terres fertiles ou bien placees. Quelques-uns habitent Adelaïde et font exploiter leurs domaines par des intendants. Ainsi, le descendant d'un des fondateurs de la colonie, possède et fait valoir toute une vallée sur vingt-cinq kilomètres de long et dix à douze de large, avec plusieurs villages, des champs de bles, des pâturages, des vergers et des vignes. D'autres « landlords » demeurent en Angleterre et laissent les eucalyptus et les broussailles croître sur des propriétés qu'ils n'ont jamais visitées, attendant que la valeur de la terre s'élève pour vendre avec bénéfice. Un pareil placement est très ben dans une colonie qui se développe. Aux environs d'Adelaïde, par exemple, des lots où la forêt primitive restait vierge, mais qui étaient propres à l'établissement de vignobles et de jardins, ont été vendus 70 ou 80 fois plus chers qu'ils avaient été payés entre 1837 et 1840. Dans les villes, les prix des terrains à bâtir ont atteint jusqu'à mille fois le chiffre auquel ils avaient été adjugés soixante années auparavant. Aujourd'hui les bonnes places sont prises depuis longtemps: de plus, le gouvernement a fixé des limites à la superficie qu'un seul particulier peut acquerir. Il ne reste pour les grands placements que les déserts intérieurs couverts d'une brousse de plantes grasses et d'épines sous laquelle pousse, pendant la courte saison des pluies, un gazon ephémère. On y obtient des concessions grandes parfois comme nos départements, mais à bail seulement pour un temps limité. La seule industrie possible, dans ces régions, consiste à élever des moutons à laine: on les parque par milliers dans d'immenses enclos de fil de fer ou de bois où ils cherchent leur pature en liberté, sans bergers ni chiens. Ces enclos sont disposés par groupes de trois ou quatre autour d'une source, d'un puits, d'une citerne où des pompes mues par des moulins à vent puisent et distribuent dans de grandes auges l'eau nécessaire à abreuver les moutons. De loin en loin, on élève une hutte dans laquelle un surveillant vit seul avec sa Bible, son accordeon, sa pipe et un ou tour des palissades. Au centre s'élève la maison de l'intendant général, avec l'enclos des chevaux, la remise des carrioles et le grand hangar où les tondeurs ambulants viendront opérer pendant la saison. Tel est l'aspect habituel de la station à moutons. Elle s'étend parfois sur plusieurs centaines de kilomètres carrés, comprenant des plaines, des montagnes, des marais sales et des criques, formant à elle seule une région aux aspects divers, avec 80 à 100,000 betes et seulement dix-huit à vingt habitants à demeure. Sans doute, il y a de petites stations, mais elles sont moins nombreuses qu'autrefois: la tendance actuelle est aux grandes entreprises faites par des sociétés d'actionnaires. On appréciera l'importance de ces compagnies pastorales, si l'on sait qu'une seule d'entre elles, avec quatre



VIN ECALLE

RETERETON DU Cenus

DU 17 AVRIL 1900

LA MUSIQUE

A L'Opéra-Comique : Le Juif polonais, conte alsacien en trois actes, d'après Erckmann-Chatrian, paroles de MM. Henri Cain et P.-B. Gheusi, musique de M. Ca-mille Erlanger. — Les dernières sonates de Beethoven. Vous vous rappetez peut-être qu'un aubergiste d'Alsace, appelé Mathis, assassina pour le voler, il y a quinze ans, le soir de Noël, un juif polonais qui pour une heure était venu se reposer en son auberge. Le mystère de ce crime n'a jamais été pénétré, ni le criminel découvert, et les affaires de Mathis, fort mauvaises lorsanniversaire du meurtre. Dans la grande souffle. Deux vieux amis de Mathis, le gardece qu'on entend par l'hiver du Polonais, n'à cubliées; puis son départ, et le lendemain Catherine et quelques amis. Puis on le laisse matin la découverte de son manteau et de sen seul ; il s'assoupit lourdement. Et voici qu'aubonnet sanglants sur la grande route. Le tour de lui des plaintes s'éveillent, des voix jus-

portant, comme il sied à un personnage considérable. Il s'assied à souper et, tout en buvant force verres de petit vin blanc, narre les incidents de son voyage, et surtout sa rencontre avec un magnétiseur, un « songeur », comme il dit, qui endort les gens par ses gestes et ses regards, et leur fait, dans leur sommeil, avouer leurs pensées les plus secrètes. Mais lui ne s'est pas laissé endormir. Le souper continue. Près de Mathis, Walter et Nickel reviennent à l'histoire du Polonais, s'étonnent une fois de plus qu'on n'ait pas trouvé son assassin. Et ces propos, si vagues qu'ils soient, mettent un peu de malaise au cœur de l'aubergiste. Soudain, la porte s'ouvre. Un juif polonais franchit le seuil, tout pareil au Polonais d'autrefois; il prononce

les mêmes paroles que l'autre a prononcées. C'est comme le spectre de la victime: Mathis tombe sans connaissance. Deuxième acte. — L'hiver s'est écoulé. Voici le printemps. Mathis, longtemps terrassé par la maladie, revient à la santé. Ni ses proches ni le qu'il était honnête homme, sont devenues pros- médecin n'ent rien soupconné de la cause de sa pères depuis qu'il a égorgé son hôte. Le rideau | chute ; on en accuse un coup de sang quelconse lève. C'est la nuit de Noël, le quinzième que, le froid et le chaud, la neige et le vin séder celles qui conviennent à la scène musi- hasard, mais par la volonté méthodique et blanc. On a attendu sa guérison pour les noces salle de l'auberge, Catherine, femme de de Christian et de Suzel; c'est demain le mariage. Mathis, attend le retour de son mari parti pour | Mais Mathis est inquiet de ce qu'il a pu conter. la ville. Au dehors la neige tombe et le vent dans son délire; il a des hallucinations; il croit entendre sans cesse les grelots qui sonnaient au chasse Walter et le médecin Nickel, entreat | traîneau de sa victime. Si quelque nuit, dans un tour à tour, bientôt suivis du maréchal des logis | rêve, il allait livrer son secret ! Il faut que dé-Christian, qui vient précisément de se fiancer à sormais il dorme dans une chambre écartée, Suzel, la fille de l'aubergiste. Ils parlent du pour éviter les indiscrétions du sommeil et du temps qu'il fait, du vent et de la tourmente: | cauchemar... Christian et Suzel, Catherine, depuis « l'hiver du Polonais », on n'a pas vu Walter, Nickel, les jeunes gens et les jeunes filles tant de neige. Et, à Christian qui demande du village reviennent de l'église. On signe le contrat, puis on chante et l'on danse; et Mathis, Walter conte l'histoire du meurtre mystérieux toujours poursuivi par le tintement des grelots, et demeuré impuni; il rappelle en quelques | danse pour s'étourdir. — Troisième acte. La mots l'entrée du juif dans cette salle de l'au- | chambre isolée où Mathis veut désormais passer berge où ils sont en ce moment, les quelques | ses nuits. L'aubergiste, un peu alourdi par le paroles qu'il prononça et que nul des assistants | vin et la bonne chère, est conduit à son lit par

levé. Le cortège de noces attend le père de la mavantent ses rares vertus.

changements si profonds qu'ils valent une métamorphose. Je sais bien que vous pourrez me citer jusqu'à deux ou trois exceptions. Mais elles confirment la règle. Ma seconde raison, c'est que le Juif polonais, entre toutes les pièces du monde, me paraît une des plus re-fractaires au lyrisme, une des plus incompatibles ayec la musique. Elle ne contient ni passions ni sentiments: et pourtant les passions et les sentiments sont le seul domaine où la musique soit utile et puissante; c'est à peine si elle confient des événements; ou du moins ceux qu'elle contient sont à l'état brut, si secs, si nus, si matériels, que la musique n'y peut rien avoir à faire, ou presque rien; la parole suffit à les exprimer tout entiers. Sougez en effet qu'il n'y a dans le Juif polonais nulle ac-

Mathis paraît; il est joyeux, cordial, im- i de son sommeil. Il se voit arrêté, traduit devant i verais même une sorte de beauté, si du moins la cour d'assises, se défendant, niant son crime, l'éce drame intérieur existait. Mais il n'existe pas appelant les siens en témoignage. Mais quelqu'un plus que l'autre. Car Mathis n'a pas de regrets | ceux de l'Hiver, du Juif polonais, du Crime, du paraîtà la barre. On le contraint à parler : c'est l'ni de remords. Depuis quinze ans, il vit heureux le « songeur ». Alors, malgré lui, il raconte la nuit fet la conscience en paix. Il le dit lui-même : il a tragique, il dit sa résolution de tuer le juif pour | bien fait de tuer; s'il devait recommencer, s'emparer de sa ceinture d'or, le guet dans la l'il recommencerait. Ses hallucinations, sa neige, auprès du pont, la hache en main, puis le | maladie, sa mort sont des faits purement meurtre, et l'anéantissement du cadavre dans le physiques, dépour us de tout retentissefeu d'un four à plâtre... Et soudain, la terreur met moral ou sentimental. Un drame litdu rêve est trop forte. Mathis dans son litpousse literaire peut y trouver son compte; il peut un râle désespéré; le sang l'étouffe... Le jour est l'arriver à produire ainsi des effets saisissants dans leur dure brièveté : le drame musiriée. On l'appelle; il ne répond pas. On enfonce, le cal ne sait où se prendre... Et si j'insiste là-desla porte: Mathis est mort. Et ses amis navrés l'sus, ce n'est pas pour le vain plaisir d'observer que le sujet du Juif polonais me paraît mal Le drame du Juif polonais obtint jadis un vif choisi i ur la musique : c'est qu'il me semble succès. S'ensuit-il qu'il était bon à mettre en papercevoir chez M. Erlanger une sorte de sysmusique? Je n'en suis pas du tout assuré. Et l'ème dans le choix de tels sujets. Déjà Kermaj'ai pour cela deux raisons. l'une générale et l'ria, son œuvre précédente, était dépourvu d'acl'autre particulière. La première c'est que pré- lition à un point presque invraisemblable; et, si cisément les conditions essentielles du théâtre l'iai bonne mémoire, le musicien lui-même pulyrique et du théâtre ordinaire sont si différentes I blia en cette circonstance une déclaration que, si une pièce a les qualités indispensables à d'où il résultait que, si toute action était la scène littéraire, elle ne peut par là même pos- labsente de Kermaria, ce n'était point par

câle, à moins qu'on ne lui ait fait subir des fréstéchie des auteurs, et que le théâtre musical devait avant tout exprimer le rêve. Je n'aperçois pas très nettement ce que le Juif enferme de plus souvent, la sensation qu'on emporté de « rêve », à moins qu'on n'entende par là le rêve de Mathis. Mais l'action en est bannie avec autant de zèle qu'elle l'est de Kermaria. C'est un parti-pris. Je regrette d'autant plus vivement ce qui me semble chez M. Erlanger une erreur de doctrine

dramatique, que j'ai plus d'estime pour son talent. Son premier grand ouvrage, Saint Julien l'Hospitalier, fut, avec la Vie du Poète, de M. Charpentier, le plus remarquable « envoi de Rome » dont on ait souvenir depuis de longues. années. Kermaria, malgré la languissante fai- les moindres gestes et les moindres mots prenblesse del'action, contenait des pages d'une couleur exquise et d'une rare valeur musicale. Le Juif polonais tout entier est écrit avec une sincerité peu commune, avec une volonté ardente de tion dramatique à proprement parler; Mathis rité peu commune, avec une volonté ardente de ne court pas un seul moment le danger d'être faire traduire à la musique les paroles et la découvert. Le drame ne peut donc être que lout | situation. La déclamation y est constamment récit vient à peine de prendre fin, que ticières retentissent. Une hallucination s'empare intérieur, et je n'v verrais pas de mal, j'y trou- l'expressive et forte, bien que parfois elle man-

que un peu de souplesse et de simplicité; le développement des thèmes — dont les principaux, Souper, sont fort caractéristiques — est traité avec une ampleur, une fermeté, une sûreté de movens tout à fait exceptionnelles. Le tissu harmonique de la partition, parfois un peu âpre, est d'une solidité excellente en même temps que d'une curieuse originalité; et l'instrumentation, volontiers sombre, ainsi qu'il sied au sujet, a pourtant beaucoup de richesse et de force. Il a le sens du pittoresque; l'atmosphère dont il enveloppe ses personnages et son drame est juste et poétique; et il a tiré un excellent parti des airs nationaux d'Alsace qu'il a cà et là introduits dans la pièce. D'ailleurs, le sens dramatique ne lui manque pas non plus; au troisième acte, dans la scène du meurtre et de la cour d'assises, la musique, à laquelle nuit quelque peu l'ingénieuse magnificence d'une étonnante mise en scène, a un accent profond et une frappante énergie... Et pourtant, en dépit de tant de qualités, le Juif polonais ne laisse pas l'impression décisive que l'on pouvait attendre. connaît en y regardant de près - y réussir le l'œuvre manque de netteté et d'éclat. C'est peutêtre que le don mélodique est chez lui moins manifeste que le don harmonique ou instrumental. Mais c'est aussi, et c'est surtout qu'il n'y a dans ce drame rien à exprimer pour la musique.

Le principal personnage du *Juif polonais*, ce-lui de l'aubergiste Mathis, est tenu par M. Maurel. La voix du célèbre baryton est sans doute devenue quelque peu incertaine; et son jeu, où la recherche des intentions est minutieuse, où nent une importance démesurée, a une sorte d'affectation pesante qui n'est pas sans fatiguer le spectateur. Malgré tout, M. Maurel garde encore une autorité et une puissance rares, et il a . donné au rôle de l'aubergiste alsacien un relief saisissant. Mlle Guiraudon figure Suzel avec jours vrai. beaucoup de grâce et de finesse. Mile Gerville-

Réache (Catherine), MM. Vieulle (Walter), Carbonne (Nickel), Clément (Christian), Rothier (le Songeur) s'acquittent bien de leurs tâches diverses, et l'orchestre est conduit avec chaleur et précision par M. Luigini. Quant à la mise en scène, dont je vous ai déjà dit un mot, elle est exacte, pittoresque et vivante, comme elle l'est toujours par les soins de M. Albert Carré.

M. Edouard Risler a terminé la série de ses concerts, où, parmi toutes les œuvres qu'il exécuta d'admirable façon, les plus admirablement interprétées furent sans doute les sublimes, les gigantesques sonates de Beethoven, que l'on connaît sous le nom d'opus 106 et d'opus 110. M. Risler est l'interprète prédestiné du génie de Beethoven, et je lui en sais un gré infini. Je ne crois pas qu'il soit dans toute la musique rien d'aussi beau ni d'aussi émouvant que ces œuvres suprêmes que Beethoven écrivait pour ainsi dire pour lui-mêl me, et dans lesquelles sa grande âme s'exprimait tout entière; rien qui leur soit comparable par la profondeur tragique du sentiment d'une œuvre de M. Erlanger. Le musicien a et la force de la passion, par la liberté prodibeau s'efforcer de tout son pouvoir à exprimer | gieuse de la forme, en même temps que par la l'essence du drame ; il a beau même — on le re- | lumineuse puissance de la ligne. C'est l'essence de la musique, c'est la musique même, et c'est toute la musique. J'espère pouvoir quelque jour vous en parler plus longuement. Et ce ne sera pas, malgré l'apparence, prendre une peine superflue, car Beethoven est le plus méconnu et le plus inconnu des maîtres. Il ne l'est pas seulement du public; il l'est des musiciens eux-mêmes. L'autre jour, après la sonate 106, de jeunes artistes, auteurs subtils de quelques feuillets d'album aux harmonies équivoques, traitaient Beethoven de haut. Et je songeais en les écoutant à certains dialogues de Balzac, où le grand romancier, dont la merveilleuse intuition pénétra toutes choses, semble avoir peint à l'avance les musiciens de cette. sorte. « Beethoven est dépassé par la nouvelle école, dit dédaigneusement le compositeur de romances. — Il n'est pas encore compris, dit le comte; comment serait-il dépassé? » C'est tou-

PIERRE LALO.